

IMAGES DE LA MIGRATION AFRICAINE DANS IMPOSSIBLE DE RESTER D'AMINATA PAGNI, ET DANS ESCLAVE DES MILICES D'ALPHA KABA

I. Peterkova

*Université libre de Bruxelles,
marea.89@hotmail.it*

Cet article se base sur deux ouvrages littéraires : l'un de l'écrivain guinéen Alpha Kaba, et l'autre de l'écrivaine ivoirienne Aminata Pagni. L'abord de ces deux récits nous permet de comparer les situations vécues en Afrique du Nord par les migrants provenant d'Afrique subsaharienne, plus précisément en Libye et au Maroc. La différence entre les deux tableaux est considérable : Au Maroc, le migrant d'Afrique subsaharienne peut connaître des opportunités de s'en sortir, alors que la Libye l'expose davantage à l'esclavagisme moderne, aux risques de captures et aux traitements déshumanisants. Ces deux récits offrent des témoignages précieux de notre décennie, en nous confrontant à une réalité largement invisible.

Mots-clés : migration; migration d'Afrique subsaharienne; littérature ivoirienne; littérature guinéenne; esclavage moderne; sans-papiers; Maroc; Libye; Afrique du Nord; Côte d'Ivoire; Guinée; Organisation internationale pour les migrations (OIM).

IMAGES OF AFRICAN MIGRATION IN IMPOSSIBLE DE RESTER IN AMINATA PAGNI, AND IN ESCLAVE DES MILICES OF ALPHA KABA

I. Peterkova

*Université libre de Bruxelles,
marea.89@hotmail.it*

This article is based on two literary works: one of Guinean writer Alpha Kaba, and the other of Ivorian writer Aminata Pagni. The first of these two accounts allows us to compare the situations experienced in North Africa by migrants from sub-Saharan Africa, more precisely in Libya and Morocco. The difference between the two pictures is considerable: In Morocco, migrants from sub-Saharan Africa may experience opportunities to escape, while Libya exposes them more to modern slavery, the risk of capture and dehumanizing treatment. . These two stories offer invaluable testimonies of our decade, by confronting us with a largely invisible reality.

Keywords: migration; migration from sub-Saharan Africa; Ivorian literature; Guinean literature; modern slavery; undocumented migrants; Morocco; Libya; North Africa; Ivory Coast; Guinea; International Organization for Migration (IOM).

Dans le cadre de cet article, nous nous interrogerons avec deux ouvrages d'auteurs subsahariens sur les événements qui précèdent la prise de route des migrants vers la Méditerranée et l'Europe. Comme le rapporte Kaba, «entre 2014 et 2018, l'Organisation internationale pour les migrations (OIM) estime que plus de 16 000 réfugiés seraient décédés en mer Méditerranée» [1, p. 104].

La Libye et le Maroc sont devenus des pays transitoires importants, et pas uniquement pour les migrants de l'Afrique subsaharienne qui veulent rejoindre l'Europe (de la Libye vers l'Italie, du Maroc vers l'Espagne). Alors que les

médias restent plutôt silencieux vis-à-vis de cette situation, nous allons ici enquêter avec deux ouvrages d'auteurs originaires d'Afrique subsaharienne, deux vécus différents, deux témoignages palpables. Alpha Kaba, Guinéen, a été réduit en esclavage en Libye pendant deux ans et témoigne de cette difficile expérience dans son roman *Esclave des milices*. Quant à Aminta Pagni, Ivoirienne, elle a travaillé durant sept ans pour des organisations non gouvernementales (ONG) qui s'occupent de migrants au Maroc.

Dans son premier roman, *Impossible de rester*, Aminata Pagni s'inspire de sa propre expérience tout en l'expliquant d'un point de vue administratif, ceci au contraire de Kaba. Elle a d'abord travaillé pour le Groupe antiraciste d'Accompagnement et de Défense des Étrangers et Migrants (GADEM) avant d'être recrutée au Conseil National des Droits de l'Homme (CNDH). Ayant rencontré de nombreux sans-papiers subsahariens dans le cadre de ses fonctions, elle décrit un large éventail de réalités relatives notamment à l'avortement, au mariage mixte, aux poursuites de migrants, à l'exploitation par le travail, aux nouvelles réglementations pour les migrants au Maroc, au racisme vécu sur l'échelle sociale¹, à la recherche des passeurs, à l'embarquement, aux camps de réfugiés à Tanger², aux pratiques policières³, à la nouvelle identité⁴, etc. Alpha Kaba, de son côté, partage son récit de vie, son vécu d'esclave dans un témoignage poignant qui décrit les passeurs, la vente d'esclaves, les conditions de détention et les séances de tortures. Elle transmet en somme le quotidien et la condition de vie d'un esclave.

Les deux romans ont en commun de présenter le déclassement et le racisme inouï qui est alimenté envers les migrants de l'Afrique subsaharienne. Pagni l'exprime à plusieurs reprises : «Je devins moi-même Noire, Subsaharienne et migrante au Maroc» [2, p. 32]. En Afrique du Nord, les sans-papiers perdent automatiquement leur nationalité et deviennent exclusivement Subsaharien (-ne): «Nationalité d'origine, ivoirienne et nationalité d'acquisition, subsaharienne» [2, p. 59]. Kaba parle également de vécus racistes en Afrique du Nord mais sous un mode plus brutal, comme l'est la réalité: «Pour les Libyens, nous sommes une denrée rare. Un noir qui se promène dans la rue, c'est impossible car il est tout de suite capturé pour être revendu en tant qu'esclave» [1]. Il est impossible de devenir citoyen marocain, même marié et d'avoir des enfants avec une femme marocaine. Dans son roman, cette tragédie

¹Ici, nous parlons de deux statuts différents, celui d'Aram qui est sans-papiers, et celui de son amie Johanna qui est étudiante.

²Tanger, lieu-clé pour le départ vers l'Espagne, est souvent mentionné.

³«S'il n'avait pas été remis aux policiers [...] on l'aurait de nouveau renvoyé dans le désert» [2, p. 35].

⁴«Ici j'étais confrontée à de nouvelles identités dans lesquelles je ne me reconnaissais moi-même que très peu, mais sous lesquelles j'étais déjà désignée» [2, p. 32].

est incarnée par le personnage de Paul : «Paul avait le double défaut d’être noir et non musulman. [...] La vie de Paul et Najla [sa femme] se tissait autour de ce rejet [...] ; aussi à l’Administration [...] il était incapable de prouver que ses enfants étaient les siens et Najla endossait le statut de mère célibataire» [2, p. 63–64].

Ces deux récits reflètent toutefois des réalités et des traitements assez différents.

Au Maroc, s’il est bien nécessaire de se battre pour s’insérer dans le marché du travail, il demeure possible de s’en sortir. Ainsi, le personnage d’Aram ouvre un restaurant illégal dans son appartement [2, p. 33–37]. Le roman témoigne du fait qu’il est envisageable de trouver un logement modeste, même s’il est partagé avec d’autres migrants: «Un appartement d’à peine quarante mètres carrés que je partageais avec d’autres Ivoiriens [...] Je m’offrais le luxe d’être seule dans ma chambre alors que la seconde était occupée par trois personnes» [2, p. 33]. Le roman fait comme écho aux rapports de l’OIM : «Si le Maroc est, depuis toujours, un pays d’émigration, il devient de plus en plus un pays de destination, y compris pour des migrants originaires d’autres sous-régions d’Afrique, qui y séjournent pendant une période indéterminée tout en cherchant à gagner l’Europe».

Le récit de Kaba nous plonge non au Maroc mais dans la situation libyenne¹, qui est décrite comme une destination potentiellement piège: «[...] perdu à Alger, sans argent ni perspective, j’entends pour la première fois parler de Libye. Au début de l’automne 2013, la zone semble sûre. [...] Sous Kadhafi, le pays était riche. Personne n’a encore connaissance du désordre qui y règne depuis la guerre civile de 2011 et nous sommes persuadés que la situation n’a pas changé» [1, p. 110]. Plus dangereusement qu’au Maroc en effet, les migrants à peau noire sont particulièrement exposés aux captures qui mènent à l’esclavage sous l’appât d’un travail : «De nombreux migrants en transit sont exposés à des violences sexuelles et sexistes, au travail forcé, à la détention arbitraire, à l’extorsion et à l’exploitation, entre autres atteintes. C’est en particulier le cas en Libye, où le trafic illicite d’êtres humains se mue souvent en traite» (OIM 2020). Si le terme d’esclavage est devenu particulièrement choquant aujourd’hui il s’agit cependant, comme le rappelle Kaba, d’«une pratique si ancrée que la Mauritanie ne l’a abolie qu’en 1980». Décrivant les dynamiques libyennes, il affirme qu’en 2020 «les Noirs y ont été victimes de grands pogroms

¹Ce thème parfois peu traité dans les médias connaît quelques témoignages de survivants. Ayant des vécus presque similaires, tous parlent de fameux *Campo*. Voir à ce sujet le rapport d’OIM de 2020 : «En 2018, l’OIM a aidé plus de seize mille migrants à retourner au pays après qu’ils ont été détenus ou bloqués en Libye, certains aux mains de passeurs et de trafiquants. L’interminable conflit civil en Libye a instauré un climat de non-droit, en plus d’avoir fortement affaibli les institutions et réduit à néant l’économie du pays».

[...] Les violences ont commencé dans la ville de Zaouia [...] Avec la chute de Kadhafi, les forces rebelles continuent le lynchage [...] Et aujourd'hui, nous, nos dents et nos trois cent cinquante dinars de valeur boursière» [1, p.151]¹.

Le récit de Kaba indique que les apparences peuvent tromper, particulièrement dans le cas de passeurs: «Aujourd'hui, je comparerais notre passeur au diable. Sur le moment, je le vois simplement comme un homme dénué de toute élégance [...] Point par point, il nous détaille le voyage [...], notre rapport est marchand [...], nous tombons d'accord pour trois cents euros par tête [...], nous lui tendons nos pièces d'identité» [1, p. 112–113]. Après avoir traversé les frontières, les gardes changent: «Ils nous déshabillent tout à tour» [1, p. 118]. Ensuite, ils sont fouillés, privés de leurs affaires personnelles et pour que les traces de leur histoire soient effacées, leurs affaires sont directement brûlées. La violence psychologique, physique ainsi que la terreur sont présentes. Pour que le transfert passe inaperçu, une technique de camouflage est utilisée : «[Ils] nous recouvrent d'un immense filet, sur lequel ils ajoutent des branches d'arbres [...] La voiture semble transporter un tas de bois» [1, p. 119].

Nous concluons en indiquant que les deux ouvrages coïncident dans le vécu de l'embarquement : celui-ci est presque décrit de la même manière. Pagni débute son livre par des mots poignants qui dépeignent une traversée sur un zodiac: «Entamer l'ultime voyage [...], une obscurité totale [...], le passeur avait désigné parmi nous un capitaine chargé de tenir la boussole et un autre pour s'occuper du moteur [...], puis ce fut le moteur qui cessa de fonctionner [...], quand le capitaine essaya de calmer les gens, il se fit bousculer» [2, p. 9–10]. De manière similaire, Kaba partage son vécu propre dans l'avant-propos de son récit : «Terrifiante vague encore [...] Une flaque sombre, terrifiante et sans fin [...] On voit sa vie défiler devant ses yeux quand la mort approche [...] Les souvenirs et les images du passé reviennent» [1, p. 19–22].

Ces exposés, comparables au début, débouchent sur des destins divergents : chez Kaba, le destin est celui de l'esclavage et d'une déshumanisation complète ; chez Pagni, c'est celui d'un sans-papiers confronté au racisme et à la déchéance sociale, non sans espoir de trouver du logement et du travail.

Références

1. Kaba A. Esclave des milices, voyage au bout de l'enfer libyen. Paris, 2019.
2. Pagni A. Impossible de rester. Paris, 2020.

¹Le roman offre à nouveau écho au rapport d'Amnesty international : « Une fois arrivés en Libye, les réfugiés et les migrants restent entre les mains des trafiquants ou sont vendus à des bandes criminelles. Ils sont enlevés, battus, torturés, exploités par leurs geôliers » [3].

3. Actualités «Réfugies : Le piège libyen» [Электронный ресурс]. URL: <https://www.amnesty.fr/refugies-et-migrants/actualites/refugies--le-piege-libyen> / (date of access: 16.04.2021).